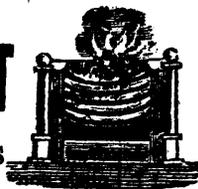


LE COIN DU FEU,

RECUEIL DE LECTURES



AMUSANTES ET INSTRUCTIVES

Vol. I.

SAMEDI, 1 MAI 1841.

No. 24.

SOMMAIRE DES MATIÈRES.

LA CONFIDENTE OU L'ÉPREUVE DE LA FEMME, (suite et fin); TROIS VISITES AUX INVALIDES; HORTICULTURE DU CAMELLIA; POÉSIE, FENELON; REVUE DES DERNIÈRES MODES DE PARIS.

[SUITE ET FIN.]

LA CONFIDENTE

OU

L'ÉPREUVE DE LA FEMME.

COMÉDIE PROVERBE

SCÈNE V.

La bibliothèque.

M. SELBY, Mrs. FRAMPTON.

M. Selby. Cette rencontre est heureuse, Mrs. Frampton; je voulais seulement vous dire quelques mots en particulier, si vous pouvez m'accorder quelques minutes.

Mrs. Frampton, *à part*. Que signifie ce changement de ton et ces regards, lui qui naguère repoussait froidement les miens? Le vent est-il changé? (*Haut*.) Je n'ai rien de mieux à faire que de consacrer tous mes loisirs à mes bons amis pour reconnaître leur obligeance.

M. Selby. Ne parlez plus de cela... mais je ne sais pourquoi depuis quelque temps ma femme a perdu beaucoup de sa gaieté.

Mrs. Frampton. C'est ce que je lui disais aujourd'hui encore; et tous les jours je la gronde à ce sujet. Ma fille, lui disais-je, et je parlais un peu vivement; peut-être trop... Nous autres, vieilles camarades de pension, qu'une année ou deux de plus investissent d'une sorte de droit d'aïnesse, nous nous laissons aller à continuer dans le monde ce ton d'autorité... quoique le temps ait bien effacé les ridicules différences d'âges...

M. Selby, *à part*. L'observation est adroite.

Mrs. Frampton. Ma fille, lui disais-je donc (en soupirant peut-être), si certaines femmes avaient obtenu du sort un lot semblable au vôtre, elles ne se tiendraient pas dans un coin à boudier

comme de maussades poupées; mais elles lèveraient les yeux sur leurs époux et elles répondraient en souriant à leur sourire.

M. Selby. Vous ne soupçonnez pas un peu de jalousie?

Mrs. Frampton, *à part*. Que signifie ce discours? (*Haut*.) De qui et de quoi serait-elle jalouse, monsieur?

M. Selby. Je ne sais; mais les femmes ont leurs caprices, et sous une froide indifférence ou un faux semblant d'antipathie, on a vu des maris marquer une affection naissante pour une amie que l'œil subtil de la femme a devinée avant que celle-ci s'en doute... Vous ne nous quittez pas encore?

Mrs. Frampton. Ce sera suivant les progrès que Catherine fera par mes leçons, monsieur (*à part*.) N'est-ce pas une ruse?

M. Selby. Que vous êtes bonne!... Ah! me suis-je déjà dit plus d'une fois, si c'était à refaire...

Mrs. Frampton. A refaire quoi?

M. Selby. Je veux parler du mariage, de ce fruit aigre-doux, de ce lien moitié fer et soie... Oui, j'aurais pu chercher, je ne dis pas une meilleure femme, mais une femme plus convenable à mon caractère.

Mrs. Frampton, *à part*. Qu'est-ce? voyons-le venir.

M. Selby. J'ai l'humeur franche et joviale; j'aime les caractères semblables au mien...

Mrs. Frampton. Si vous étiez libre de choisir... puis-je me permettre en riant de cette supposition en écartant toute réflexion sur votre Catherine?... voyons, quelle espèce de femme fixerait votre choix?

M. Selby. J'aime votre gaieté; je veux répondre à votre aimable badinage: je voudrais qu'elle eût à peu près l'âge de ma Catherine; mais plus jeune de dix ans par son caractère, l'objet de ma préférence répondrait à ma gaieté; et quel quefois même serait plus folle que moi; ce ne serait pas une poupée pleurnichense, comme vous disiez, à qui je serais forcé d'apprendre toute ma vie les douces libertés d'une femme. Je ne serais pas fâché que cette beauté, ayant comme moi déjà

porté la chaîne (et l'ayant portée même assez légèrement,) ne prit pas les choses tellement à cœur que j'eusse à craindre, en mourant moi-même, de faire pleurer une seconde fois des yeux de veuve.

Mrs. Frampton. Il est des veuves, monsieur, qui, en vous entendant parler d'une façon si étrange, pourraient interpréter vos discours comme ceux d'un homme amoureux de la liberté turque, qui permet à un époux d'avoir tour à tour, selon son caprice, ses diverses compagnes, la gaie à côté de la mélancolique, suivant son propre accès de gaieté ou de mélancolie.

M. Selby. Que pensez-vous de cette latitude ?

Mrs. Frampton. J'en pense ce que doit en penser une femme élevée dans les coutumes d'Europe. Si j'étais née sous le ciel plus libéral de l'Orient, je jugerais la chose comme on la juge là ! Cependant j'ai connu un homme marié qui prit une seconde femme, et attendu les circonstances particulières, le monde prudent n'osa ni l'approuver ni le blâmer.

M. Selby. Vous m'étonnez beaucoup. Continuez, je vous prie.

Mrs. Frampton. Il avait fixé son caprice amoureux sur une veuve qui le paya de retour ; mais il se tenait dans les termes d'une passion honorable, et se faisait un scrupule de faire tort à sa très vertueuse femme... lorsqu'aux oreilles de ces deux amants si sages parvint la révélation heureuse que cette épouse si modeste et si réservée avait un second mari vivant, ce qu'elle ne put nier que très faiblement lorsqu'elle fut interrogée sur ce sujet. Il y avait eu, il est vrai, dit-elle, l'intervention d'un prêtre qui avait prononcé quelques paroles sur elle et son ami, mais qui ne suffisait pas pour le sacrement du mariage ; cet ami était loin, bien loin ; elle le supposait mort, et après sept ans d'absence, ils étaient bien libres l'un et l'autre de faire un second choix.

M. Selby. Que fit le mari indigné ? Ne vengeait-il pas de ses mains, sur cette femme perfide, l'affront dont la honte rejaillissait sur leur innocent enfant ?

Mrs. Frampton. Il se garda bien de s'arracher les cheveux, et sa femme se garda bien de s'arracher les siens ; mais, pesant dans une égale balance leurs torts réciproques, au lieu d'abuser de la force de l'homme contre les faiblesses de la femme, il préféra un paisible et adroit compromis ; prenant froidement chez lui la joyeuse veuve, il en fit sa seconde femme, sans que la première perdit aucune de ses prérogatives. Les domestiques l'appelaient encore leur maîtresse : elle tenait les clés, ordonnait toutes les affaires de la maison, et, excepté quelques bagatelles, elle

avait tout ce que peut désirer une femme raisonnable.

M. Selby. Voilà une histoire pleine d'incidents dramatiques... et si l'on en faisait une comédie, quels noms donnerait-on aux personnages ?

Mrs. Frampton. J'ai oublié le nom du mari... et celui de la veuve... mais le premier nom de la première femme, son nom de fille... était... assez semblable à celui de votre Catherine, avant qu'elle reçût le nom honoré de Selby.

M. Selby. Votre énigme cache un sens dangereux : il reste encore un mot à dire pour compléter ce drame mystérieux... Le nom de ce premier mari...)*Entre Lucy.*)

Mrs. Frampton. Pardon, monsieur : mon allégorie n'est faite que pour vous... dans une demi-heure, trouvez-vous dans l'allée secrète du jardin. (*Elle sort.*)

M. Selby. Ma sœur, d'où venez-vous ?

Lucy. De la chambre de notre pauvre Catherine, qui, plongée dans de sombre pressentiments, soupire, pleure et prie tour à tour. On dirait par moments qu'elle va me confier son secret ; puis elle tressaille comme à la pensée d'une mauvaise action... Je l'ai laissée en prières.

M. Selby. Qu'elle prie ! car elle est bien criminelle envers Dieu et envers moi. Quand elle m'a épousé, un premier mari vivait encore, ou du moins il y avait entre elle et un premier amant des relations qui, dans une conscience honnête, n'étaient guère moins coupables. La folle veuve, prise dans un piège, m'a tout avoué sous le voile d'une énigme ; votre présence a interrompu l'entretien au moment où elle allait prononcer le nom fatal qui doit me rendre le plus malheureux des hommes.

Lucy. A-t-elle donc eu l'assurance de vous faire ses odieuses révélations sur votre premier mot ?

M. Selby. Elle a douté d'abord et s'est tenue dans une défiance féminine, pour être bien certaine de mes intentions ; mais j'ai si bien joué mon rôle qu'elle a banni tout scrupule, et maintenant elle est prête, comme maîtresse ou comme femme, à prendre la place de son amie trahie... ma coupable mais infortunée Catherine.

Lucy. Dans quel labyrinthe mon simple projet vous a conduit ! Si je pouvais avoir du moins assez d'invention pour vous fournir le fil sauveur... Je me rappelle, une lettre que votre femme reçut du Cap, peu de temps après votre mariage, et qui fut accompagnée de quelques circonstances mystérieuses.

M. Selby. Je m'en souviens aussi : cette lettre, nous dit-elle, lui confirmait la mort d'un ami qu'elle avait longtemps regardés comme vraie, mais sans en avoir la preuve. Cet ami était un

jeune homme plein d'avenir... un esprit aventureux, qui s'était embarqué pour aller chercher fortune au cœur de l'Afrique centrale ; mais elle ne prononça aucun nom, et je n'osai la presser là-dessus, dans le chagrin violent où je la vis plongée au reçu de cette lettre... Si c'était lui !

Lucy. Il me semble la voir, encore, lorsque, après avoir séché ses premières larmes, elle joignit les mains et leva les yeux au ciel, comme pour le remercier d'échapper, par cette nouvelle même, à un péril qui l'effrayait bien davantage.

M. Selby. Je le remarquai comme vous.

Lucy. Un jour dans son boudoir, en cherchant quelque autre bagatelle, je découvris une bague, où ces mots étaient gravés : " *Robert Halford, mort à 22 ans !*" Mon frère, je n'ai pas l'habitude d'appuyer ce que je dis sur une gageure, argument peu convenable à une femme ; cependant je suis tentée de parler avec vous que cette impertinente veuve vous nommera celui qui figure dans cette bague : Oui, je vous parie mille guinées sur ma dot, et, si je les perds, que mon futur époux y prenne garde.

M. Selby. Et moi, si je perdais, je me croirais bien riche ! riche de l'honneur de ma Catherine ! riche de moi, qui est à présent bien compromis, ma sœur. J'accepte votre joyeuse gageure ; mais c'est plein de tristesse, tant j'ai peur de la gagner. Voici l'heure où je dois aller rejoindre ma veuve dans le jardin : sous quelque prétexte, conduisez ma femme de ce côté, afin qu'elle puisse voir notre intelligence apparente : ne nous perdez pas de vue, invisible vous-même, et par quelque signe que je vous ferai, soit en levant le doigt ou en agitant un mouchoir, vous saurez si vous avez gagné. Alors, venez à nous ! et interrompez-nous comme par hasard.

Lucy. Je vous comprends.

SCENE VI.

La chambre de Mrs. Selby.

Mrs. FRAMPTON, Mrs. SELBY.

Mrs. Frampton. Me suis-je exprimée en termes si forts ?

Mrs. Selby. Rien ne pourrait m'effrayer davantage.

Mrs. Frampton. Ne voyez dans ce que j'ai dit que la plaisanterie d'une amie blessée, les représailles du refroidissement de votre hospitalité. Quand à ce qui est de prolonger mon séjour ici ou de hâter mon départ, maintenant que je me rappelle notre conversation, Selby et moi, nous pouvons régler la chose entre nous. Vous paraîsez surprise ? Que diriez-vous, mon enfant, si votre mari m'avait lui-même suppliée de rester ?

Mrs. Selby. Vous me causez autant d'étonnement que de plaisir.

Mrs. Frampton. Oui, il m'a suppliée de rester, écartant toutes mes objections et déclarant que c'étaient vous deux qui étiez mes obligés, et non pas moi la vôtre ; moi que vous supposiez importune et indiscrete. Ma fille ! ma fille ! quand je me rappelle ses paroles flatteuses, je commence à croire que, si ma présence pesait ici sur quelqu'un, c'était un...

Mrs. Selby. Quoi donc, je vous prie ?...

Mrs. Frampton. Un petit brin de jalousie... voilà tout... un honnête prétexte, dont une femme ne saurait rougir... Que diriez-vous, si vous voyiez... nous autres veuves, assez souvent nous prenons de ces libertés... sans oublier jamais la vertu... si vous voyiez, dis-je, votre mari me donner une petite tape sur la joue en riant, ou me dérober un baiser, vous présente...

Mrs. Selby. Je supporterais tout cela, en pensant que mon mari ne se permettrait qu'un badinage...

Mrs. Frampton. Mais si, sérieusement (me mettant moi-même ici hors de cause,) votre Selby, comme je le soupçonne un peu, partageait son cœur...

Mrs. Selby. Le mien se briserait.

Mrs. Frampton. Quelle folie, quel aveuglement de ne pas deviner tout ce qu'il y aurait pour vous d'avantages !...

Mrs. Selby. Tout ce qu'il y aurait d'avantages dans une chose qui me mettrait au désespoir ?

Mrs. Frampton. Mais s'il aimait quelqu'un... moi, je suppose, ou tout autre minois passable... quel besoin désormais de vous inquiéter d'un secret dès lors sans importance ?...

Mrs. Selby. Ah ! Mrs. Frampton, je devine en partie votre dangereuse insinuation ; vous venez de briser la chaîne odieuse, la chaîne fatale qui me rendait votre esclave. Que mon mari en aime réellement une autre, ou que ce ne soit qu'un rêve de votre imagination abusée, n'importe... je suis libre !

Mrs. Frampton. C'est cela ! on parle hardiment, on affiche sa honte, on s'agenouille comme une héroïne, la repentante de la tragédie de *Rowe*, une vraie Calixte.

Mrs. Selby. Oh ! ce n'est pas pour toi, indigne femme, que coulent ces larmes ; c'est pour Dieu et mon mari offensés que je pleure. Ah ! si je t'ai bien comprise, j'obtiendrai un sommeil paisible et le terme de mes rêves effrayants. (*Elle sort.*)

Mrs. Frampton, seule. Je suis allée trop loin... si, dans ce beau désespoir, elle allait prévenir mon histoire et attendrir Selby par une franche

confession?...Et l'heure qui s'approche pour notre rendez-vous. Je joue une partie hasardeuse : il ne faut qu'un moment pour gagner ou perdre... Je cours joindre Selby. (*Elle sort.*)

SCENE VII.

Un jardin.

M. SELBY, Mrs. FRAMPTON.

M. Selby. Je n'avais pas si mal deviné, Mrs. Frampton, en conjecturant que certains passages de votre histoire inachevée s'adressaient à moi et menaçaient la paix de mon cœur... Vous avez connu ma femme ?...

Mrs. Frampton. Depuis son entrée en pension... Mais que fait cela ? Où comment peut-elle être comprise dans des énigmes destinées à faire passer une heure d'innocente conversation ?

M. Selby. Par mes nouvelles espérances, par cette sincère passion de mon âme, que je ne vous ai pas avouée en termes ambigus, descendez des nuages de l'allégorie, et, en bonne prose, apprenez-moi le pire... Suis-je blessé dans mon honneur ?

Mrs. Frampton. Et bien ! par mes espérances, par la nouvelle passion qui commence à enflammer mon cœur, et que vous avez déjà presque su lire à travers mes énigmes, adjurée si solennellement, je vous dirai tout... Elle était encore dans la pension, et n'avait guère que quinze ans, lorsqu'elle aima un jeune homme... un aspirant de marine..

M. Selby. Que votre franchise me plait !...

Mrs. Frampton. Elle le vit souvent en cachette, moi présente toutefois.

M. Selby, *à part*. La veuve était, je le vois, la confidente en chef de la pension et l'entremetteuse générale..

Mrs. Frampton. J'abrège. Un matin, il arrive avec l'air pressé d'un homme qui va partir. " Le vaisseau allait bientôt mettre à la voile, le vaisseau qui devait le transporter, lui et ses destinées, sur une terre barbare : s'il périssait dans un combat sans gloire, il voudrait au moins avoir cette consolation en mourant de pouvoir se dire que sa Catherine avait été à lui.

M. Selby, *à part*. Jusque là l'histoire s'accorde avec mes espérances.

Mrs. Frampton. Elle hésitait entre la crainte de mal faire et celle de le perdre, et j'avoue d'ailleurs que mes avis ne la dissuadèrent que faiblement, flattée que j'étais moi-même de remplir le rôle de la fille d'honneur dans ces fiançailles.

M. Selby, *à part*. Je dois décidément ce bonheur à mon adroite veuve.

Mrs. Frampton. Bref, nous allâmes à l'église ; la cérémonie ne fut pas longue, et la bague était encore froide sur son doigt de fiancée quand ils se séparèrent, lui pour se rendre à son vaisseau, et elle avec moi à la pension, d'où notre absence avait à peine été remarquée entre la récréation et le dîner.

M. Selby. Et depuis ce temps-là ?...

Mrs. Frampton. Elle ne l'a plus vu, elle n'a pas reçu de ses nouvelles, que je sache.

M. Selby. Je suis comme un homme qui tient dans ses mains une lettre dont le cachet noir lui annonce quelque fatal événement. Dois-je contempler ma curiosité ou vous presser de parler ?... Le sort en est jeté, le nom, dites-moi le nom de ce beau jeune homme ?

Mrs. Frampton. Que vous importe son nom !

M. Selby. Je vous en conjure, par notre amour, par mon espoir d'un plus heureux lien que celui qui m'enchaîne... dites-moi son nom ?

Mrs. Frampton. En vérité, c'est y attacher trop d'importance ; il s'appelait... Huntingdon.

M. Selby, *à part*. Ces trois syllabes viennent de renverser toutes mes espérances... (*Haut.*) Vous éludez de me répondre, artificieuse veuve !

Mrs. Frampton. Quelle épithète, monsieur ! (*À part.*) Me serais-je trompée ?

M. Selby. Non, non, je ne voulais pas parler de vous ; mais cette autre femme, comment l'appeler autrement qu'artificieuse et perfide ! Par ma confiance en vous, dites-moi, et dites-moi en toute vérité, m'avez-vous bien prononcé le nom que je veux savoir ?

Mrs. Frampton. Huntingdon... oui, c'était le nom qu'avait pris son père en héritant des biens d'un parent éloigné ; mais notre aventureux et brave jeune homme..

M. Selby. Eh bien !

Mrs. Frampton. Dédaignant d'abandonner, pour un vil intérêt, le titre honorable de sa famille, reprit, au risque de compromettre ses droits à l'héritage, le nom...

M. Selby. Dites !

Mrs. Frampton. Le nom de Halford...

M. Selby, *à part*. Huntingdon sitôt changé en Halford ! Ah ! je le vois, une magicienne a ses bons comme ses mauvais charmes, et peut tout-à-coup apaiser l'orage qu'elle vient de soulever. (*Haut.*) Ma franche et sincère veuve ! (*Il fait le signal convenu avec sa sœur.*) Que le baiser qui n'ose encore s'adresser qu'à votre main vous exprime ma reconnaissance, jusqu'à ce que je puisse aspirer à une plus douce faveur. (*Entrent Lucy et Mrs. Selby, qui se tiennent dans le fond du théâtre.*)

Mrs. Frampton. Nous sommes interrompus !

M. Selby. Ma sœur ici ! et voilà avec elle mon serpent qui vient sous la forme d'un ange troubler le nouvel Eden de notre bonheur ; mais pourquoi les craindrions-nous ? Restons, et ne nous abaissons pas à une timide dissimulation.

(*Il fait la cour à la veuve*)

Lucy, à Mrs. Selby. Cette franche confession m'attache à vous pour jamais. Nous serions bien malheureuses si elle ne vous rendait pas le cœur de votre mari, qui semble près de se tourner ailleurs ; mais, quoi qu'il advienne, vous aurez toujours une sœur en moi. (*Elle s'approche de M. Selby.*) Quelques femmes, mon frère, trouveraient étrange de surprendre ainsi leurs maris avec une zimbale veuve ; mais votre Catherine est armée, j'espère, de patience.

Mrs. Selby. Mes propres torts me donneraient la force de supporter ceux dont il se rendrait coupable, s'il pouvait l'être à mon égard. Oui j'aurai le courage de le voir courtoisement celle qu'il ne me préfère, j'en suis sûre, que par une feinte passagère.

M. Selby. Ménagez vos paroles, douce Catharine, et gardez-vous de toute mauvaise pensée contre notre veuve : ce serait en tout temps fort peu poli, que serait-ce le jour anniversaire de notre mariage, où nous devons nous montrer plus courtois encore pour nos hôtes ? Je veux décidément me mettre en gaité. Holà ! quelqu'un ! qu'on m'apporte un verre. Et maintenant je me rappelle qu'autrefois les Egyptiens plaçaient devant eux, à table, des têtes de morts et autres images funèbres pour modérer la folie du festin. J'aime cette coutume, et avant de couronner ce jour par une fête, je propose de profiter du calme de nos esprits pour boire une santé solennelle : A la mémoire des morts !

Mrs. Frampton, à part. Ou des morts supposés...

M. Selby. Voyons, femme chérie, faites-moi raison, (*Mrs. Selby remplit un verre.*) Non, non, jusqu'au bord.

Mrs. Selby. J'accepte le sens imposant de vos paroles ; je pourrais peut-être vous accuser de dureté ; mais comme femme légitime et obéissante (ah ! ce ne sera pas pour longtemps ! à moins que ma vue ne me trompe,) je remplirai avec calme le devoir que vous m'imposez ici. C'est à genoux, monsieur, et implorant le pardon de ceux que j'ai offensés dans le ciel ou sur la terre, c'est d'un œil sec, sans lâche faiblesse, que je répète après vous, monsieur : A LA MÉMOIRE DES MORTS ! (*Elle se met à genoux et vide son verre.*)

M. Selby. Voilà qui est parler avec douceur et sagesse ! je retrouve ma Catherine bien-aimée.

Mrs. Frampton, à part. S'attendrait-il ?

M. Selby. Après cette cérémonie, nous pouvons passer le jour dans des réjouissances non interrompues. Pour commencer, en retour de certaines histoires et piquantes allégories que ma charmante veuve a bien voulu me raconter ce matin dans le but de me divertir, si elle daigne me prêter une oreille attentive, je vais citer une parabole ; pour mieux entrer dans ses goûts, la scène se passe en Orient.

Mrs. Frampton. Il me tarde de vous entendre. (*A part.*) Quelque conte pour préparer sa femme.

Mrs. Selby, à Lucy. Maintenant voici mon épreuve.

Lucy. Patience, ma bonne sœur, si je ne me trompe, le dénouement sera heureux.

M. Selby. Le sultan Haroun... Non, attendez... Ah ! m'y voici : le calife Haroun avait dans ses jardins un arbre qui portait des fruits si délicieux qu'il se les était réservés pour lui seul ; et il avait fait proclamer dans le palais qu'il punirait de mort quiconque oserait en cueillir.

Mrs. Frampton. Punition terrible pour une si légère faute.

M. Selby. Silence, je vous prie, ou vous me ferez perdre le fil de mon histoire. Un rusé page qui était aux aguets surprit un de ses camarades qui bravait la défense du calife : le coupable était de son âge, et son meilleur ami. A compter de ce jour, celui-ci devint l'esclave de l'autre, qui, vrai tyran à son égard, levait des impôts forcés sur sa petite bourse. Quand il voulait l'effrayer, il lui représentait sous des formes hideuses le supplice qui l'attendait, si bien que le pauvre petit page, dans sa couche nocturne, faisait des rêves étranges, s'agitant convulsivement comme s'il éprouvait d'avance toutes les tortures du supplice.

Mrs. Frampton. Je n'aime pas ce commencement.

M. Selby. Je vous en prie, ne m'interrompez pas. Cette secrète menace le poursuivait comme un cauchemar dans son sommeil, troublait tous ses plaisirs pendant le jour et flétrissait sur son front le teint fleuri de sa jeunesse. Il n'était déjà plus qu'un pâle squelette, il serait mort sans un heureux hasard.

Mrs. Selby. Ah !

Mrs. Frampton. Votre femme... elle s'évanouit... quelque cordial... respirez ceci.

M. Selby. Ecartez-vous, c'est ma sœur que ces soins regardent.

Mrs. Frampton, *à part*. Que sont devenues ses meilleures paroles ?

M. Selby. Mon amie, qu'aviez-vous ?

Mrs. Selby. Une faiblesse... mais je suis mieux maintenant. Continuez, je vous prie.

M. Selby. La suite ne sera pas longue.

M. Selby, *à part*. Quelle qu'elle soit, je sens que mon sort en dépend.

M. Selby. Un matin, le calife, caché près d'un berceau où les deux jeunes amis s'entretenaient sous le feuillage, entendit leur entretien ; vous savez que les monarques d'Orient aiment à écouter aux portes pour connaître la vérité qui n'est qu'imparfaitement révélée par une bouche d'esclave. Le calife, dis-je, en entendit assez pour savoir ce qui s'était passé et ce qu'il avait à faire. Le lendemain, un cadi fut envoyé pour sommer les deux pages à comparaître au tribunal de leur souverain : le coupable intimidé était à demi mort de terreur ; l'autre, excité par la promesse d'une grande récompense et se croyant sûr de la faveur du calife, déclara toute la vérité.

Mrs. Frampton. Que fit le calife à celui qui avait bravé sa défense ?

M. Selby. Il lui tendit en signe de pardon sa royale main, le caressa, lui fit des présens, et le choisit pour son favori.

Mrs. Frampton. Mais l'autre ?

M. Selby. Le calife interrompit ses rêves de grandeur et de fortune en le renvoyant à la triste demeure où vont finir obscurément les amies changées en confidentes d'enfer et les veuves qui disent à un mari des vérités envenimées, mais sans dire toute la vérité, se gardant bien de lui apprendre que Robert Haiford mourut quelques mois après son mariage... Ma chère femme, vous avez touché de bien près à la honte, et notre bonheur dépendait d'un coup de dé bien dangereux ; mais le ciel qui avait voulu bénir notre union est intervenu pour nous sauver. Votre punition sera... de rappeler le sourire sur vos lèvres et de redevenir mon heureuse Catherine. Ma sœur, serrez-moi la main, votre gageure est gagnée ; je suis heureux de l'avoir perdue, quoiqu'elle me coûte, Dieu le sait, un millier de livres. Le ciel s'éclaircit après un jour douteux, et *(se tournant vers M. s. Frampton)* mon seul regret est de voir s'éloigner de notre maison une amie aussi bonne, aussi généreuse, aussi dévouée, aussi discrète...

Mrs. Frampton *(sortant furieuse)*. Et aussi honteuse pour vous-même et votre ridicule indulgence.

CHARLES LAMB.

TROIS VISITES AUX INVALIDES.

1705—1806—1840.

I.

Le 9 mai 1703, les soldats de l'hôtel des Invalides étaient rangés en ligne dans la vaste cour d'Honneur. C'était un spectacle magnifique et touchant à la fois, que de voir deux mille braves, tous plus ou moins mutilés et brisés par le canon, se presser autour des drapeaux qu'ils avaient eus dans tant de combats.

On comptait dans les rangs inégaux de ces martyrs de la guerre des soldats de tous les âges. Chacune des phases glorieuses de la monarchie avait là son représentant : ceux-ci s'étaient trouvés à Fribourg ou à Rocroy ; ceux-là au passage du Rhin ou à la prise de Maestricht ; les uns avaient conquis la Flandre, les autres le Roussillon ; le plus petit nombre, ceux qui étaient les plus vieux et les plus infirmes, avaient assisté à la prise de La Rochelle, sous le cardinal de Richelieu ; quelques-uns même se souvenaient de la bataille de Mariendal sous Turenne ; mais tous paraissaient heureux et fiers d'avoir repris la pique et le mousquet qu'ils portaient à ces grandes journées. Par un sentiment de reconnaissance et de bonheur ils semblaient contempler religieusement les chefs qui, aussi mutilés qu'eux, les commandaient à ces époques si glorieuses pour la France et le grand roi.

La joie était peinte sur tous les visages. On attendait Louis XIV, qui pour la première fois venait visiter les vieux défenseurs du trône ; car le roi avait écrit de sa propre main au maréchal de Grancey, alors gouverneur des Invalides, qu'il quitterait Versailles pendant quelques heures pour venir se mêler devant les glorieux débris de ses bataillons.

Pendant les canonnières étaient à leurs pièces, même allumée ; le bronze, pour tourner, n'attendait que le signal de l'arrivée du monarque ; tous les regards étaient fixés vers le chemin du Cours-la-Reine ; tous les cœurs battaient d'impatience... Enfin un piqueur à la livrée du roi, couvert de poussière et agitant en l'air son feutre gris garni de plumes rouges, annonça à la foule qui se pressait sur la grande avenue de l'hôtel l'arrivée royale. Aussitôt le canon gronda, les invalides reprirent leurs armes, et cette longue ligne de débris vivants resta immobile et silencieuse.

Bientôt on vit distinctement le carrosse royal déboucher sur l'esplanade ; il était entouré des écuyers et des gentilhommes de la maison militaire du roi, précédé de deux coureurs, la longue canne à la main, et d'un piquet de gardes du corps à la casaque de velours rouge, galonnée d'argent sur toutes les coutures ; mais par une de ces dé-

tales convenances que Louis XIV avait observé, à peine les gardes du corps avaient-ils touché les grilles de l'hôtel, qu'ils mirent l'épée dans le fourreau, descendirent de cheval et se rangèrent à droite et à gauche de la chaussée.

—Monsieur de Breteuil, avait dit le monarque à son capitaine des gardes, un roi de France n'a pas besoin d'escorte quand il se trouve au milieu de ses soldats.

Puis il était descendu de son carrosse et, suivi du dauphin, du marquis de Louvois, ministre de la guerre, du maréchal de Luxembourg, du duc de La Force et des gentilshommes qui l'avaient accompagné, il passa devant la vénérable milice, non sans adresser à quelques soldats et à plusieurs officiers de ces nobles paroles qu'il trouvait dans l'occasion.

Arrivé en face d'un groupe de drapeaux porté par de jeunes invalides, le roi se découvrit et s'arrêta un moment en fixant un regard de compassion sur le plus jeune soldat de ce groupe dont la figure portait encore les traces de douleurs physiques. Il fallait qu'il eût été blessé grièvement au cou, à en juger par les efforts qu'il faisait pour tenir la tête droite. Le roi faisait remarquer ce soldat au marquis de Lcovois.

—Il est bien jeune, lui dit-il ; et, s'adressant à l'invalidé, il lui demanda son nom.

—Maurice, sire, répondit celui-ci timidement.

—A quelle bataille avez-vous été blessé ?

—A Hochstett sire.

A ce nom, la physionomie de Louis, déjà si grave, s'assombrit encore.

—Et sous les ordres de quel maréchal combattîtes-vous ? ajouta le roi.

—Sire, de monseigneur de Tallard.

—Messieurs de Tallard et de Marsein, reprit le monarque en se retournant vers ses courtisans, comptent d'assez belles pages dans l'histoire de leurs maisons pour faire oublier celle-là : le soleil n'a-t-il pas lui-même des taches ?..

Et s'adressant de nouveau au jeune soldat :

—Vous trouvez-vous heureux ?

—Ah ! sire, répondit Maurice attendri par ces paroles, les bienfaits de votre majesté ne laissent rien à désirer à ses fidèles soldats.

Alors le maréchal de Grancey s'étant approché du roi, lui dit respectueusement :

—Sire jouissez de votre ouvrage ! Avant vous, les défenseurs de la France n'avaient point d'asile. Les illustres aïeux de votre majesté n'accordaient à leurs services, à leurs infirmités qu'un hôpital ! Aujourd'hui, grâce à vous, sire, nous avons un palais ; le découragement et la détresse ne peuvent

plus atteindre ceux qui ont versé leur sang pour le service de votre majesté (1). Daignez recevoir, sire, nos actions de grâce pour un tel bienfait. Chaque jour nous prions le Dieu tout-puissant d'étendre sur votre majesté les trésors de ses faveurs, et si le sang qui nous reste encore pouvait être utile à son repos et à sa gloire, qu'elle ordonne : nous montrerons à ceux qui nous ont succédé que, pour servir son roi, le cœur peut faire oublier l'âge.

A ces mots, un vieux canonnier qui avait eu la jambe emportée au passage du Rhin s'avança en chancelant ; vers le roi, et lui dit avec ce ton de franchise qui distingue les vieux soldats :

—Sire, monseigneur le gouverneur a raison : vos invalides peuvent encore montrer l'exemple, et pour sa part Laramée est tout prêt à reprendre sur un bastion son ancienne place de bataille.

Louis parut touché de cette preuve de dévouement, et promenant son regard sur la ligne de soldats qui s'étendait devant lui :

—Eh bien ! mes enfants, répéta-t-il encore, vous trouvez-vous heureux ici ?

Jusqu'au respect et l'étiquette avaient imposé un silence solennel ; mais lorsque le roi interrogeait, il fallait répondre, et deux mille voix s'écrièrent :

—Oui !.. oui !.. Vive le roi !.. vive Louis !

Et les chapeaux s'agitèrent au bout des piques : quelques bras s'élevèrent au-dessus des rangs avec un murmure semblable à celui du champ de bataille après la victoire.

Le roi, accompagné du maréchal de Grancey et d'un piquet d'honneur choisi parmi les officiers invalides, parcourut quelques parties de l'hôtel.

Ce piquet n'était composé que de vingt hommes, et sur ces vingt guerriers dix ne marchaient qu'à l'aide de jambes de bois ; chacun des dix autres, était privé d'un bras ; mais tous portaient sur le visage leur brevet de noblesse, tant ils l'avaient balaféré et couturé d'affreuses cicatrices. La biographie de ces vingt braves eût été fabuleuse : celui-ci, simple officier de fortune, voyant au combat de Berengen, un boulet arriver par

(1) Au quinzième siècle les soldats invalides ne vivaient que d'aumônes, quelquefois même de brigandage, ou se plaçaient dans les châteaux-forts des seigneurs en qualité de *mortes payes*, c'est-à-dire qu'ils y étaient nourris, habillés et logés *gratis*, à la charge par eux de veiller jour et nuit sur les remparts. Henri IV fut le premier roi de France qui essaya de réparer l'ingratitude de ses devanciers en plaçant à l'hôpital de l'Oursine les officiers et les soldats qui avaient été blessés à son service. Louis XIII leur assigna Bicêtre, qui n'était également alors qu'un vaste hôpital. Louis XIV enfin créa l'hôtel des Invalides tel qu'on le voit aujourd'hui, par un édit de 1670. Les bâtiments furent commencés la même année et totalement achevés en 1774, sauf l'église et le dôme.

ricochets sur le marquis de Thémines, son colonel, l'avait jeté rudement à bas de son cheval et avait perdu une jambe. Le marquis lui avait pardonné sans peine ce manque d'égards. Celui-là, ancien capitaine de dragons, âgé de 75 ans, n'avait plus que trois cheveux sur la tête, à l'aide desquels il avait trouvé le moyen de se faire une queue sur la nuque et deux boucles frisées sur l'oreille.

Dans la guerre contre le grand Frédéric, il avait eu le bras emporté par un boulet : « Ah ! ma bague ! ma bague ! cria-t-il à un trompette... va me chercher ma bague ! » C'était une dame de la cour de Versailles qui la lui avait donnée. Le trompette la lui remit à l'autre main, et après un pansement fait à la hâte, ce capitaine de dragons avait poussé son cheval dans la mêlée aux cris de : Vive le roi ! Il s'estimait très heureux d'avoir obtenu la croix de Saint-Louis trois ans après.

Tant de courage, de galanterie et de sang-froid allait parfaitement à la physionomie ouverte, aux manières comme il faut de la gloire française ; le roi lui-même en fit la remarque ; et ralentissant le pas pour que tous pussent le suivre, il dit, en se retournant du côté de son capitaine des gardes :

—M. de Breteuil, nous doutons que jamais roi de France ait été entouré de plus dignes gardes du corps.

En entrant dans l'église, dont la nef n'était pas achevée, il dit encore à son ministre de la guerre :

—M. de Louvois, vous veillerez à ce que cette chapelle soit agrandie : le Dieu de la France est aussi le Dieu des armées ; son temple ne saurait être trop vaste ; et sous le dôme nous voulons que soient appendus les drapeaux pris sur nos ennemis. Dans les caveaux de l'église reposeront les cendres de nos maréchaux : Je veux désormais que notre hôtel royal des Invalides soit le Saint-Denis de mes grands capitaines.

—Sire, les ordres de votre majesté seront exécutés, répondit le ministre en s'inclinant profondément.

Au moment où le roi sortait de la chapelle, un carrosse à six chevaux arrivait dans la cour du gouvernement, et la dauphine, accompagnée de Mme de Maintenon et des duchesses de Chevreuse et de Roquelaure, en descendit.

—Eh quoi ! mesdames, dit le roi après s'être avancé galamment vers la dauphine, le chapeau à la main, est-ce donc ainsi que vous venez traîtreusement nous surprendre ?

—Sire, répondit la princesse en souriant, les fidèles sujettes de votre majesté étaient jalouses de partager un bonheur dont vous leur aviez fait

mystère. Mme la marquise, ajouta-t-elle en désignant de son éventail Mme de Maintenon, a bien voulu nous accompagner.

—Sire, dit avec finesse cette dernière après avoir fait une révérence cérémonieuse, madame la Dauphine n'a point oublié que jadis votre majesté la rendit témoin des exploits de ses soldats aux sièges de Landrecies et de Mons ; elle a voulu revoir pendant la paix ceux dont elle avait admiré la valeur pendant la guerre.

—Ah ! madame, interrompit le roi, qui avait parfaitement senti l'allusion que la favorite avait voulu faire à Mme de Montespan, à laquelle elle avait succédé, est-ce donc un souvenir qui ne puisse s'oublier ?

—Sire, continua la marquise d'un ton caressant, votre majesté a accoutumé tous ceux qui ont l'honneur de la servir à aimer les héros ; trouvera-t-elle surprenant qu'ils aient voulu visiter l'asile qu'elle leur a consacré ?

—Véritablement, mesdames, répliqua plus galamment encore le monarque, ce jour est si heureux pour moi que votre présence devait couronner ; accompagnez-moi donc au milieu de mes braves soldats, ne serait-ce que pour leur faire oublier un moment les soucis d'une existence bien triste, hélas ! puisqu'ils ne peuvent plus servir, même sous les bannières de Bellone.

—La gloire, sire, doit être la seule consolation des héros, dit la favorite d'un ton doctoral.

—Elle console, c'est vrai, reprit le roi en étouffant un soupir ; mais elle ne compense pas toujours la perte de nos plus belles années.

Le cortège royal quitta l'hôtel au milieu des acclamations et des vivats des soldats rassemblés sous les portiques, sur les courtines et à toutes les fenêtres de bâtiments. Le canon salua le départ de Louis XVI comme il avait salué son arrivée ; et le lendemain les canonniers, voulant perpétuer le souvenir de cette visite, firent graver sur le bronze d'une pièce de rempart l'inscription suivante ;

« Louis-le-Grand a, pour la première fois, honoré de son auguste présence son hôtel royal des Invalides le 9 mai 1705. »

II.

Le 1er septembre 1806, par une belle soirée d'automne, Napoléon monta à cheval et quitta Saint-Cloud, cette résidence de prédilection, dans l'intention de faire une courte promenade aux environs. Accompagné seulement du grand-maréchal, du page, de l'aide-de-camp de service (qui était Rapp,) et d'un piqueur, il se dirigea au galop vers le bois de Boulogne, qu'il eut bientôt traversé ; mais par une de ces fantaisies qui lui

étaient ordinaires, arrivé à la grille de Passy, au lieu de revenir sur ses pas, il tourna à gauche et suivit l'avenue du bois qui conduit à la porte Maillot. Là il fit un temps d'arrêt, et s'adressant à Rapp, qui était placé à sa gauche selon le devoir de sa charge, il lui dit :

— Si nous pouvions jusqu'au rond-point de l'Étoile pour voir où en sont les travaux de l'arc de triomphe?... qu'en penses-tu ?

— Je pense, sire, que votre majesté n'y restera pas longtemps.

— Et pourquoi cela, monsieur ?

— Parce qu'il fait grand jour encore, et que votre majesté n'y sera pas plutôt arrivée, que reconnue et entourée...

— Reconnu !... interrompit Napoléon ; et par qui ?... N'ai-je pas ma redingote ? Je suis en bourgeois, moi ! C'est toi, c'est vous autres qui me feriez reconnaître, ajouta-t-il en jetant un regard au grand-maréchal qui époussait avec son mouchoir les riches broderies de son uniforme tout couvert de poussière.

— Mais, sire, reprit l'aide-de-camp, c'est l'heure à laquelle les Parisiens ont coutume d'aller se promener au bois de Boulogne : une fois votre majesté signalée, elle ne pourra ni examiner à son aise ce qu'elle veut voir ni même se débarrasser de la foule de curieux qui l'obsédera : elle n'a pas voulu prendre d'escorte.

Et ces derniers mots avaient été prononcés par l'aide-de-camp d'un ton presque de reproche.

— Allons, allons, ne t'inquiète pas, tu as raison ; mais n'importe, nous pourrions toujours faire le tour de l'arc de triomphe sans nous y arrêter, en attendant que nous passions dessous... un peu plus tard, ajouta-t-il en souriant.

Puis, s'adressant au grand maréchal :

— Duroc, vous pouvez retourner à Saint-Cloud, j'y serai bientôt ; emmenez Guérin avec vous (1).

Et Napoléon s'apercevant que le page s'apprêtait à le suivre, tout joyeux de faire cette excursion avec lui :

— Monsieur, reprit-il avec une expression magne, je n'ai pas besoin de vous non plus : suivez le grand maréchal et allez étudier.

Celui-ci tourna bride tristement et courut sur les pas de Duroc, qui avait de l'avancé sur lui. L'empereur, suivi de Rapp, entra dans l'avenue de Neuilly. Quelques minutes après, tous deux passaient, au grand galop de leur monture, à gauche de l'échafaudage du monument, qui n'était encore qu'à sa naissance, au grand étonnement des promeneurs effrayés et des cavaliers non moins scandalisés, de voir un officier-général et un bourgeois donner une telle allure à leurs chevaux dans un lieu de promenade aussi fréquenté.

À la barrière de l'Étoile, Napoléon ralentit sa course ; il suivit la grande avenue des Champs-Élysées, puis tournant à droite, gagna promptement le quai de Billy. Arrivé en face des Invalides, il arrêta son cheval et demeura un moment en contemplation devant l'œuvre créée par Louis XIV. Déjà le jour commençait à baisser ; les derniers rayons du soleil couchant reflétaient sur le dôme de l'édifice, qui s'élevait haut et étincelant d'or au milieu des toits sombres de l'hôtel.

— C'est beau ! c'est beau ! répéta-t-il plusieurs fois ; en vérité Louis XIV était un grand roi ! Puis s'adressant à Rapp, qui, lui aussi, paraissait éprouver le même sentiment d'admiration :

— Est-ce que tu n'as jamais eu la velléité de monter jusqu'à la lanterne que tu vois tout là-haut, au dessous de la flèche ? lui demanda-t-il.

— Non, sire ; cependant le maréchal Serrurier me l'a proposé : j'ai refusé.

— Et pourquoi ? Tu n'es cependant pas poltron ?

— Je le crois, sire ; mais je ne sais... juché dans cette espèce de cage, la tête peut tourner, et... ma foi...

— Eh bien, moi je n'y monterais pas non plus ; non par prudence, mais parce que de ce point, je craindrais de voir mes soldats trop petits.

— D'autant plus que votre majesté ne les trouve déjà pas trop grands de plain pied, répliqua Rapp en souriant.

— Je veux aller voir comment ils se portent aujourd'hui, reprit l'empereur sans avoir l'air de faire attention à la réponse de l'aide-de-camp ; mais je veux y aller seul, et sans que le maréchal le sache. Accompagne-moi jusque-là : tu garderas mon cheval, je n'y resterai qu'un moment.

Et Napoléon reprit sa course.

— Sire, dit Rapp en passant sur le pont du corps législatif, je ferai observer à votre majesté qu'il est tard : tout à l'heure il fera nuit ; elle n'a pas d'escorte, et...

— Tu me l'as déjà dit, se hâta d'interrompre Napoléon.

— Et sa majesté l'impératrice l'attendra pour dîner, continua l'aide-de-camp.

— Bah ! bah ! elle aura déjeuné deux fois. Au surplus, quelle heure est-il ?

— Je n'ai pas de montre, sire.

À cette réponse Napoléon arrêta son cheval (il était arrivé sur l'esplanade des Invalides), et regardant fixement son aide-de-camp, il lui dit en fronçant le sourcil :

[1] Un des piqueurs ordinaires de l'empereur.

—Et qu'est devenue celle que je vous ai donnée il y a deux ans ?

—Je ne la porte plus, sire, depuis que votre majesté m'a fait le reproche que, pour son service, elle retardait de vingt-quatre heures par jour (1).

Cette fois Napoléon ne pouvait se défendre d'avoir compris l'allusion, elle était trop directe ; mais il sut, à l'aide d'un de ces innocents mensonges qu'il se plaisait à débiter lorsqu'il était de bonne humeur, la faire tourner à son avantage en répliquant à son aide-de-camp favori, qui lui tenait l'étrier tandis qu'il mettait pied à terre :

—Monsieur le mauvais plaisant, je vous ai dit au contraire que votre montre *avançait toujours de vingt-quatre heures* lorsqu'il s'agissait de mon service. Vous m'avez mal compris, ce qui vous arrive quelquefois.

Puis il ajouta en souriant :

—Attends-moi là ; personne ne fera attention à toi, je reviendrai dans un moment te reprendre à cette place.

Napoléon s'achemina à grands pas vers l'entrée principale des Invalides. La nuit commençait à tomber. A la vue d'un homme coiffé d'un chapeau militaire, chaussé de bottes molles à éperons d'argent et portant deux épaulettes à graine d'épinards que dissimulait mal la redingote à demi boutonnée de l'empereur, le factionnaire pensa que ce devait être un officier supérieur, et le laissa passer sans lui demander : " Où allez-vous ? " quoique la retraite eût été battue dans l'intérieur de l'hôtel.

(1) L'année précédente, étant à Malmaison, Napoléon écrivit un matin à Rapp, resté à Paris, de venir le trouver à un moment de la journée qu'il lui désignait. On sait que l'empereur exigeait qu'on fût ponctuel. Le valet de pied chargé de la lettre s'amusa à boire en route, et l'aide-de-camp ne reçut la missive impériale que le lendemain, des mains du messager dégrisé, qui lui avoua sa faute en pleurant. — " Au moins, promets-moi d'être plus sage à l'avenir, lui dit Rapp qui était la bonté même ; je n'en parlerai pas, car si le grand-maréchal venait à savoir que porteur d'une lettre de l'empereur tu t'es grisé dans un cabaret, il te chasserait impitoyablement, et il aurait raison. "

Rapp s'empressa de se rendre aux ordres de l'empereur, qui, payant vainement attention la veille, lui adressa de vifs reproches. Dans la crainte de faire perdre au valet de pied un emploi à l'aide duquel il nourrissait sa famille, Rapp assumait sur lui seul la responsabilité de ce retard. Toutefois il essaya de se disculper en rejetant la faute sur sa montre (celle que l'empereur lui avait donnée en cadeau d'étrennes l'année précédente), et en disant qu'elle retardait énormément sans qu'il le sût. Comme on le pense, Napoléon n'était pas homme à se payer d'une pareille défaite ; aussi lui répondit-il qu'il " trouvait étonnant qu'une montre retardât de vingt-quatre heures en un jour. " Dans la suite l'empereur sut la vérité ; mais selon sa coutume, il n'en dit rien à son aide-de-camp, qui l'apprit plus tard du grand-maréchal.

Selon son habitude, et lorsqu'il voulait observer, Napoléon les mains croisées sur le dos flâna dans les cours et sous les galeries. Un calme profond régnait partout, car le repas du soir était achevé et les soldats étaient rentrés dans leurs dortoirs. Quelques sentinelles armées d'un sabre se promenaient de distance en distance. Celles-ci, supposant également que l'individu qui passait devant elles était un officier supérieur attaché à l'hôtel, ne le troublèrent pas dans ses méditations.

Napoléon s'était dirigé vers la cour de la chapelle, et là, arrêté devant une des portes latérales, la tête levée en l'air, il tâchait de lire, autant que le crépuscule pouvait le permettre à ses yeux fatigués, ces vers de la *Pétréide* de Thomas, gravés au-dessus du portrait et que la restauration fit effacer depuis :

"... Jadis, pour soutenir ses jours,
Dans un pays ingrat, sauvé par son courage,
Le guerrier n'avait pas, au déclin de son âge,
Un asile pour vivre, un tombeau pour mourir.
L'état qu'il a vengé daigne enfin le nourrir!..."

Tout-à-coup la conversation de deux invalides qui sortaient de l'église vint appeler son attention. Pour mieux écouter ce qu'ils disaient, il les suivit sans affectation, en réglant son pas sur le leur, car ils marchaient bien lentement.

Ces deux hommes paraissaient courbés sous le fardeau des ans. Le plus caduc, conduit par le moins âgé, semblait l'implorer, tandis que les regards de ce dernier se portaient alternativement de l'entrée de la cour, éclairée par une lanterne, sur le camarade dont il dirigeait les pas chancelants.

— Jérôme, dit d'une voix chancelante le plus vieil invalide, tu ne le vois donc pas venir ?

— Non, père ; mais soyez tranquille, je lui ferai un sermon dont il se souviendra ! Sa conduite n'est pas celle d'un homme !

— Jérôme, il faut avoir un peu d'indulgence pour ses enfants, reprit le plus vieux ; nous avons été jeunes aussi, nous autres, et, ma foi, à son âge, je valais peut-être moins que lui. Eh bien ! fit le vieillard en s'appuyant sur sa canne à béquille, il y a bien de cela une centaine d'années ! c'était du temps de feu sa majesté Louis XIV. Je n'avais pas encore épousé ta mère.

— Jamais, père, jamais ! répliqua Jérôme en se frappant le front de la seule main qui lui restait. Respect aux anciens ! Telle était notre devise du temps du maréchal de Saxe ; à plus forte raison quand les anciens sont nos propres pères.

— Allons, allons, mon bon Jérôme, il va

venir ce pauvre petit Cyprien. Que veux-tu ! après de nous c'est un enfant. Il aura pensé que ma prière serait plus longue qu'elle ne l'a été aujourd'hui, et il se sera amusé à la grille. Ne le gronde pas trop, car il l'aime bien aussi, toi. Vois-tu, ajouta-t-il en baissant la voix, c'est ma faute : j'aurais dû dire un bon *confiteur* de plus.

Napoléon avait tout entendu, et dans l'intention d'en apprendre davantage, il aborda franchement les deux invalides en leur disant :

—A ce que je vois, mes amis, vous attendez quelqu'un ?

A ces mots, le plus âgé leva la tête et porta aussitôt la main à son chapeau, car il avait vu reluire sous la redingote de Napoléon les torsades de deux épaulettes d'or.

—Oui, mon colonel, répondit-il, moi et mon père Maurice, que voilà, nous attendons notre coareur d'enfant qui n'arrive pas. Il sait pourtant bien, le sans-cœur, que son grand-père a besoin de ses deux bras pour monter au dortoir, car il les a, lui ! tandis que moi !...

Et Jérôme agita sa manche sans bras.

—Vous êtes un brave homme ! lui dit l'empereur avec effusion, et votre fils a tort. Mais, lui demanda-t-il tout en cheminant de compagnie, pourquoi votre père est-il resté si tard à la chapelle ? C'est contraire au règlement.

—Mon colonel, c'est en vertu d'une permission de notre maréchal. Tous les ans, le 1er septembre, mon père passe une partie de la journée à réciter le répertoire de ses prières pour le repos de l'âme du roi qu'il a servi jadis, et, depuis que je suis avec lui à l'hôtel, je ne l'ai pas vu manquer une seule fois à ce pieux exercice.

—De quel roi ? demanda Napoléon.

—De feu sa majesté Louis XIV ! dit le vieillard, qui ne s'était point encore mêlé à la conversation.

—De Louis XIV ! répéta Napoléon avec un mouvement d'étonnement ; est-ce que vous avez pu le voir ?

—Ici même, à cette place ; il m'a parlé et je lui ai répondu, répliqua Maurice d'un ton de fier.

—Vous êtes bien heureux ! reprit Napoléon. Mais alors il faut que vous soyez plus que centenaire ?

—Mon colonel, j'aurai cent vingt-et-un ans (1) vienne la Chandeleur prochaine.

—Cent-vingt-et-un ans ! s'écria l'empereur stupéfait, et passant rapidement à la droite du père Maurice, il prit son bras en lui disant d'un ton plein de bienveillance : Appuyez-vous sur moi, mon vieux camarade, c'est à moi de vous aider.

—Ah ! mon colonel, répondit le vieillard d'une voix attendrie, je n'oserais, je sais trop le respect....

—Donnez-moi votre bras, je le veux !

En s'emparant du bras de l'invalidé, qui s'en défendait encore, l'empereur l'appuya doucement sur le sien.

—Allons, père, il faut obéir, lui dit Jérôme ; vous voyez bien que le colonel ne ressemble pas à nos marquis d'autrefois ; et, avec tous vos salamalecs, vous finirez par vous enrhummer ce soir. Vous savez que le petit père Coste (1) vous l'a défendu sous peine de tisane ? Et ce damné de Cyprien qui n'arrive pas ! Mauvais sujet, va ! Tu me le paieras demain matin.

—Vous n'avez pas dû assister à beaucoup de combats ? demanda Napoléon au centenaire en reprenant lentement leur course interrompue un moment, car vous deviez être bien jeune lorsque vous vîtes Louis XIV ?

—Eh ! eh ! dit le père Jérôme en toussant plus fort, j'avais dix-huit ans lorsque je débutai à Friedlingen (2). L'année suivante je reçus ma troisième blessure à Hochstett, au même moment que le fils du maréchal de Tallard, qui était cornette dans une des compagnies rouges.

—Hochstett ! dites-vous ?... il y a longtemps de cela, répliqua Napoléon ; ce furent les Français qui perdirent cette bataille, bien que commandés par deux maréchaux de France en personne et un prince bavarois, je ne sais plus lequel....

—Oui, mon colonel, l'électeur de Bavière et les maréchaux de Tallard et de Marsein ; de fameux guerriers du temps de feu sa majesté Louis XIV. Oh ! je m'en souviens encore : une balle de mousqueton m'est entrée par l'épaule gauche et m'est ressortie par la droite. Je suis tombé sur le coup en criant : Vive le roi ! Un an après ma guérison, j'obtins de feu sa majesté Louis XIV la faveur d'entrer aux Invalides.

—Ce n'était point une faveur, interrompit l'empereur, c'était justice.

—Eh ! il y a bientôt cent deux ans que j'habite l'hôtel ; je m'y suis marié et j'ai vu passer bien des camarades depuis ce temps. Quoique à

(1) Alors médecin en chef des Invalides.

(2) La bataille de Friedlingen, en Souabe, gagnée le 14 octobre 1702 par le marquis de Villars sur le prince de Bade ; Villars fut salué maréchal de France par ses troupes sur le champ de bataille.

(1) En 1806 on comptait aux Invalides plusieurs centenaires ; le père Maurice entre autres, qui ne mourut qu'en 1809, âgé de cent vingt-quatre ans.

présent il n'y ait plus que des jeunes gens, j'y suis heureux, oh ! oui, bien heureux, surtout depuis que mes enfants sont venus m'y rejoindre.

—M. Jérôme, demanda Napoléon attendri par le récit de ce Nestor de l'armée, vous qui êtes fils de ce vieux brave, quel âge avez-vous donc ?

—Je vais sur quatre-vingt onze ans mon colonel, je suis né en 1715.

—Oui, interrompit le centenaire, juste la même année que feu S. M. Louis XIV mourut (1). Oh ! je m'en souviens comme si c'était hier.

—Quatre-vingt onze ans ! s'écria Napoléon. Certes on ne vous les donnerait pas. En ce cas vous avez dû faire long-temps la guerre, vous ?

—Pendant vingt-huit ans, mon colonel ; j'ai servi successivement sous les maréchaux de Saxe, de Soubise, de Broglio, de Contades, et sous le prince de Condé. J'étais à Fontenoy, à Lawfeld, à Rosbach, à Berghen et à Friedberg. C'est là que j'ai perdu mon bras, comme vous voyez. Je suis à l'hôtel depuis 1763 ; il y aura bientôt quarante-trois ans ; mais moi, c'était à l'époque de Louis XV.

—Oui, Louis XV, dit Napoléon à voix basse, un pauvre roi qui signa ce traité honteux par lequel la France abandonnait quinze cents lieues de côtes (2).

—Et depuis 43 ans, reprit le centenaire, Jérôme se conduit avec moi en bon fils. Pourquoi le sien ne lui ressemble-t-il pas !

Cette amère réticence tombait d'aplomb sur la tête de l'absent.

—Père, dit Jérôme avec un calme apparent, Cyprien est jeune, il y a de la ressource chez lui.

—Certainement, ajouta Napoléon, les jeunes gens ont besoin d'indulgence. Vous-même, mon vieux camarade, vous en conveniez tout à l'heure.

—Mon colonel, répondit bien bas le centenaire, c'est une ruse de guerre. Eh ! eh ! fit-il en toussant de nouveau, lorsque je vis mon fils en colère contre le sien, je fais semblant d'être plus courroucé que lui. Au moyen de cette tactique, la paix se rétablit bientôt entre eux.

En ce moment, le petit groupe était arrivé à l'entrée d'une longue galerie éclairée faiblement par des réverbères qui ne jetaient qu'une lueur douteuse ; le père Maurice s'y était arrêté.

—Tu n'aperçois pas Cyprien ? avait-il demandé doucement à son fils.

—Non, père, avait répondu celui-ci avec un accent de tristesse et en regardant autour de lui ; je gage que le garnement aura obtenu la permission de découcher sans nous en rien dire. Oh ! demain, demain !

—Voyons, dit d'un air dégagé Napoléon au centenaire, puisque M. Cyprien vous fait défaut, voulez-vous que je le remplace ? Nous allons, votre fils et moi, vous aider à monter. Le vent fraîchit, et à votre âge il ne ferait pas bon de monter une garde à la belle étoile.

—Oh ! la veille d'Hochstett, du temps de feu sa majesté Louis XIV, je suis resté six heures en faction devant les lignes ennemies et à une demi-portée de mousquet des sentinelles du duc de Malborough. L'anspessade (1) m'avait oublié tout net.

—L'anspessade en était parbleu bien capable, du temps de M. de Malborough ! dit Napoléon en souriant ; mais alors vous aviez cent ans de moins qu'à présent, et cela ne laisse pas que de faire une différence.

—Ah ! mon colonel ! dit Maurice en voulant dégager son bras, que Napoléon n'avait pas quitté, je ne le souffrirai pas.

—Allons, allons, père, puisque le colonel veut bien avoir cette bonté, profitez-en ; le vent s'élève, vous toussiez déjà beaucoup : gare à la tisane demain matin !

Le centenaire se laissa conduire par l'empereur, en s'appuyant sur son fils, et tous trois se mirent en devoir de monter les quelques marches du perron de la galerie, lorsque Jérôme s'écria :

—Enfin le voilà !

—Cyprien ? demanda Maurice.

—Oui, père, répondit Jérôme en grommelant entre ses dents les épithètes de coureur et de libertin.

—Ne le gronde pas trop, reprit Maurice d'un ton de douceur, ne le gronde pas trop, cela ne lui arrivera plus.

—Je sais ce que j'ai à faire, répliqua sèchement celui-ci : c'est un mauvais sujet incorrigible.

—Où voyez-vous donc votre M. Cyprien ? demanda Napoléon à Jérôme.

—Parbleu ! là-bas, mon colonel, il est devant vous.

L'empereur regarda curieusement de tous côtés pour voir ce mauvais sujet, cet espion,

(1) Louis XIV est mort à Versailles le 1er septembre 1715.

(2) Le traité de Paris de 1763.

(1) C'était jadis le plus bas sous-officier d'infanterie ; il remplissait alors les mêmes fonctions que celles de caporal.

cet enfant peu respectueux : il n'aperçut au loin qu'un invalide dont le menton d'argent brillait à la lueur de la lune et qui venait droit à eux aussi vite que ses deux jambes de bois pouvaient le lui permettre. C'était là le coureur, le libertin, sur qui étaient tombées si grotesquement les récriminations paternelles de deux générations. A la vue de ce martyr des batailles, Napoléon ne put se défendre d'un sentiment de pitié et d'admiration tout à la fois.

L'invalide n° 3 pouvait avoir une soixantaine d'années. Sa figure était horrible à voir tant elle avait été mutilée. En outre du menton postiche que l'art de l'orfèvre était parvenu à lui monter sur la partie inférieure du visage, il avait un œil de verre dont la fixité donnait à sa physionomie une expression étrange. Un œil de verre chez un invalide était alors le *ne plus ultra* de la coquetterie, et Cyprien avait dû être très-bien dans sa jeunesse. Il était grand, vigoureusement constitué et marchait lentement, il est vrai, mais parfaitement droit. Il fallait qu'il fût bien coupable, car en ce moment il avait l'air bien humble. Déjà Jérôme allait l'accabler de reproches, lorsque celui-ci, après avoir salué militairement l'empereur, qu'il n'avait jamais vu de près, coupa la parole à son père en lui disant avec un admirable sang-froid et d'un ton presque enjoué :

—Papa! papa! du calme! il ne faut pas juger sans oïr, comme disait l'illustre Dugommier, mon ancien général. Je n'étais pas présent à l'appel, c'est positif, mais écoutez-moi : j'avais remarqué que lorsque grand-père passait, comme aujourd'hui, une partie de son temps à la chapelle à réciter le matin son paroissien complet et le soir son ancien catéchisme, un verre de vin de plus qu'à l'ordinaire le regaillardissait et lui donnait des jambes naturelles pour remonter le dortoir. Eh bien? moi qui n'en ai que d'artificielles, j'ai dû courir à la recherche de Golibert, mon voisin de chambrée, pour qu'il me cédât sa portion de vin en échange d'une garde que je monterai pour lui demain au logement du maréchal. La voilà, cette portion de consolation! Maintenant grondez-moi, si cela peut vous faire plaisir, quoique je sois radicalement innocent. Je suis bien sûr que cette fois grand-père ne me donnera pas tort.

En disant ces mots l'invalide avait tiré de sa poche une bouteille recouverte d'osier et l'avait présentée au centenaire. Jérôme ne répondit pas, mais Maurice regarda son petit-fils d'un œil attendri, et s'adressant à Jérôme :

—Eh bien! ne te disais-je pas que Cyprien ne serait pas coupable? Mais mon enfant, ajouta-t-il en prenant la bouteille, qu'il secoua

d'une main tremblante, il y a là plus que la portion ordinaire?

—C'est prouvé, grand-père; il y a aussi la mienne, qui est tombée dans la gourde sans le faire exprès. Ne seriez-vous pas bien gras avec une seule portion?

Et Cyprien, tirant encore de sa poche quelques morceaux de sucre et un croûton de pain blanc, ajouta :

—J'ai profité de la coïncidence pour acheter, à la cantine de l'infirmerie, ces denrées coloniales prohibées. Avec cette croûte de pain et ces ingrédients, je vais vous manutentionner une fricassée à la façon de l'ordinaire des perroquets. Cela fera sur votre pauvre estomac, un peu rouillé par les années de service, l'effet d'une vraie camisole de velours d'Utrecht.

—C'est bel et bon, reprit Jérôme tout-à-fait calmé; mais, en attendant, tu nous a mis dans un cruel embarras, et sans le secours du colonel, qui a eu l'obligeance d'aider mon père, je ne sais comment j'aurais fait pour l'amener jusqu'ici avec le froid qu'il fait déjà.

Cyprien salua encore l'empereur.

—Papa, l'étape n'est pas longue et la route est magnifique : c'est tout pavés, répliqua-t-il en levant au ciel, en ce moment scintillant d'étoiles, son œil unique; ce temps-là me rappelle l'illustre Dugommier, mon ancien général!

Et, passant en même temps à la gauche du centenaire, il ajouta avec gâté :

—Je reprends ma place de bataille et mon poste d'honneur, suffit.

—Oui, monsieur Cyprien, dit en s'éloignant un peu Napoléon, qui jusqu'alors s'était borné à écouter la justification de l'invalide, cette place est maintenant pour vous un véritable poste d'honneur que vous devez vous montrer jaloux de ne céder à personne.

—Il est positif, mon colonel, que je n'abandonnerais pas plus celui-là aujourd'hui que je n'ai abandonné les autres jadis.

—Je le crois. A quelle affaire avez-vous donc été martyrisé ainsi?

—Mon colonel, à la bataille de Fleurus, gagnée sur les Autrichiens par le général Jourdan, aujourd'hui maréchal de l'empire. En nous précipitant sur les pièces ennemies, une d'elles, chargée à mitraille, me rasa le menton comme vous voyez, me décrocha un œil et me débarassa de mes deux jambes sur le même temps. Mais, dit Cyprien en frappant sa large poitrine de ses deux mains, l'estomac est resté intact et le cœur n'a pas été touché; aussi figure-t-il sur le contrôle du corps comme jouissant complètement de la solde d'activité.

Napoléon sourit à ce propos de Cyprien.

—La journée de Fleurus, lui demanda-t-il, n'eut-elle pas lieu le 26 juin 1794 ?

—Oui, mon colonel. Il y faisait plus chaud qu'à cette heure, je vous en réponds !

—C'était déjà du temps de Bonaparte, dit le centenaire.

—Grand-père, reprit Cyprien avec vivacité, dites, sans vous commander, de l'empereur Napoléon-le-Grand : ce sont ses noms de baptême, et on ne l'appelle pas autrement à l'hôtel.

—Oui, comme feu sa majesté Louis XIV.

—Eh ! grand-père ! s'écria Cyprien avec impatience en pirouettant sur une de ses jambes ; laissez-nous donc tranquilles avec ce monarque de l'ancien régime qui ne faisait la guerre qu'en perruque et en bas de soie ! Votre Louis XIV n'était qu'un roi enrubané et empanaché, bon tout au plus à commander les anciens du camp de la Lune ! Est-ce que vous pouvez le comparer à Napoléon, empereur des Français, roi d'Italie ? A la bonne heure, voilà un pur monarque ! Lui, il porte des bottes, une capote, les cheveux courts et un chapeau comme les nôtres ! Celui-là est un héros consolidé, et de plus ficele selon l'ordonnance ! N'est-ce pas, mon colonel ?

A cette interpellation, l'empereur avait froncé le sourcil, et de cette voix grave qui dictait les destinées du monde, il répondit froidement :

—Vous vous trompez, M. Cyprien ; Louis XIV a été un grand roi ! C'est lui qui a élevé la France au premier rang des nations de l'Europe ; c'est lui qui, le premier, a eu 400,000 hommes sur pied et cent vaisseaux en mer. Il accrut la France du Roussillon, de la Franche-Comté et de la Flandre ; il assit un de ses enfants sur le trône d'Espagne ; enfin c'est lui qui a créé l'hôtel des Invalides ! Depuis Charlemagne, il n'y a pas de roi de France qu'on puisse lui comparer !

En entendant Napoléon faire ainsi l'éloge du prince pour lequel il professait une sorte de culte, le centenaire fit un effort pour se redresser tout-à-fait, et l'œil brillant de souvenirs, la voix émue d'admiration :

—Bravo ! bravo ! dit-il à l'empereur. Ah ! mon colonel ! vous étiez digne de servir feu sa majesté Louis XIV ! de son temps, où le mérite était si bien apprécié, il vous eût fait maréchal de camp !

Cyprien, plus attiré par l'accent avec lequel Napoléon avait exprimé sa pensée que par les paroles de son grand-père, baissa la tête et essaya de se justifier en balbutiant :

—Pardon, excuse, mon colonel ; je n'ai ja-

mais connu le monarque de grand-papa ; je n'en ai entendu parler que par les anciens camarades de l'hôtel.

—Et ceux-là en parlant comme vous l'avez fait sont coupables, répliqua vivement Napoléon, car si la mémoire de Louis XIV doit être vénérée en quelque lieu, c'est ici, à cette place même ! Qu'ils jettent les yeux sur tout ce qui les environne. Cette magnificence, la prodigieuse sollicitude dont ils sont entourés, ne leur disent-ils pas que le grand roi a voulu leur laisser une preuve éclatante de sa générosité et de sa puissance ?

En ce moment une vive clarté apparut à l'autre extrémité du bâtiment, en même temps qu'un bruit de pas mêlé à un bourdonnement de voix se fit entendre. C'était Rapp, conduit par le maréchal Serrurier, accompagné de son étamajor et suivi de plusieurs invalides qui tenaient des torches de résine à la main. Voici ce qui s'était passé :

Rapp avait attendu patiemment pendant une demi-heure à la place que l'empereur lui avait assignée ; mais ne le voyant pas revenir, il avait quitté son poste et s'était peu à peu rapproché de la grille par laquelle il l'avait vu entrer. Une autre demi-heure s'était écoulée, la nuit étant tout-à-fait venue, l'inquiétude chez l'aide-de-camp avait bientôt succédé à l'impatience, et un quart-d'heure après, ne tenant plus aucun compte de sa consigne, il s'était fait reconnaître de la sentinelle, avait donné le cheval de l'empereur et le sien à garder à un invalide, puis, s'était dirigé en toute hâte vers le logement du gouverneur, qu'il avait trouvé à table avec sa famille, et lui avait dit, d'un air effaré, que l'empereur, entré seul et *incognito* dans l'hôtel, depuis plus d'une heure, n'en était pas encore sorti.

A cette nouvelle, le maréchal Serrurier avait passé précipitamment son habit de velours bleu brodé sur toutes les coutures ; il avait fait prévenir les officiers de l'état-major. En un moment ceux-ci étaient accourus, en pleurant de joie de savoir Napoléon au milieu d'eux, et s'étaient précipités à la recherche de l'empereur bien-aimé, qu'ils avaient enfin rencontré causant sous la galerie avec le père Maurice, Jérôme et son fils.

Aux cris de " Le voilà !... Vive l'empereur !... Par ici, camarades ! " Cyprien, qui, dans la chaleur de ses discours, n'avait fait attention ni à la figure ni au costume de Napoléon, fixa plus attentivement ses regards sur le prétendu colonel, et, reconnaissant celui qui, deux ans auparavant, était venu distribuer les croix d'honneur à l'hôtel, il joignit les mains en s'écriant :

— Ah ! mon empereur ! pardonnez-moi toutes mes incohérences !

Puis s'adressant à Maurice et à Jérôme :

— Mais, père, moi, grand-père, leur dit-il en tordant convulsivement son chapeau dans ses mains, c'est l'empereur et roi qui est devant vous ! c'est l'empereur Napoléon, vous dis-je !

— Vous êtes l'empereur, mon colonel ! s'écrièrent avec une naïve stupeur les deux vieillards, comme frappés de la même étincelle électrique.

— Oui, mes enfants, leur répondit Napoléon en les retenant affectueusement par le bras pour les empêcher de tomber à ses genoux, je suis votre père, car je suis le père des soldats qui ont vaillamment combattu, à toutes les époques, pour l'honneur de la France.

A cet instant, Rapp, le gouverneur, son état-major et les invalides avaient abordé l'empereur.

[A CONTINUER.]

HORTICULTURE DU CAMELLIA.

Personne n'ignore que le camellia est un arbrisseau indigène au Japon, à la Chine, aux Indes ; mais ce qu'on ne sait peut-être pas généralement, c'est que Linnée lui donna ce nom par reconnaissance pour le Père Camelli, jésuite, qui, en 1739, l'importa du Japon en Europe. Il orna d'abord les jardins d'Angleterre ; bientôt cet arbrisseau passa en Italie, puis en France, enfin, plus tard, en Allemagne. Cette espèce, le *camellia japonica*, fut seule en Europe pendant quarante-sept ans ; elle fructifia ensuite dans plusieurs contrées différentes et donna des variétés qui furent estimées pendant long-temps. Mais, en 1792, époque à laquelle parurent à la fois les belles variétés, le *blanc*, le *panaché*, le *rouge* doubles, l'admiration pour le type diminua nécessairement. Le Japon et la Chine en fournirent d'autres également remarquables qui fructifièrent dans nos jardins, et donnèrent des hybrides qui, à leur tour, en ont produit de nouveaux, soit par l'effet du temps et de la culture, soit aussi par hasard. Aujourd'hui on compte plus de 600 variétés de camellias. L'abbé Berlèse, amateur si distingué d'horticulture, les possède presque toutes, et lui-même les cultive de ses mains. Voici en peu de mots comme il s'y prend : Il emploie la terre de bruyère sans être battue et avec toutes les petites racines qu'elle contient. On arrose avec une eau pourrie, puante, et pour l'avoir telle, il y a toujours des feuilles en décomposition dans les tonneaux. Pendant l'hiver cette eau est toujours à la température de la serre.

M. l'abbé Berlèse s'est convaincu par expérience que les camellias se portent mieux en caisse qu'en pot, et tous les siens sont ainsi disposés. La plante doit rester en terre jusqu'à la fin de juin, les jeunes pousses se développent plus naturellement et forment un bois parfait, puis les boutons se consolident mieux et ne peuvent tomber au moment de se gonfler pour fleurir. Dans l'été les camellias sont exposés à l'air, mais à l'ombre, amplement arrosés et souvent lavés. A l'automne, on les rentre avant qu'il ne tombe des pluies froides, et la serre est maintenue constamment à 8 et 9 degrés centigrades.

Cette température est-elle un obstacle à la culture du camellia en pleine terre ? Le problème n'est pas résolu. Ce qu'il y a de certain, c'est que la plante sans abri, sous le climat de Paris, ne résiste pas à 6 ou 7° centigrades au-dessous de zéro. Si les hivers sont doux, elle s'y conserve à la vérité, elle végète même bien pendant l'été, et offre un aspect riant en automne, mais les variations fréquentes de l'atmosphère à cette époque, amènent la chute des boutons. Il n'en est pas ainsi dans d'autres pays plus froids, où la température est moins changeante, comme à Nantes, Angers, Rennes, Avranches. A Angers, par exemple, les camellias ont supporté en 1838, chez MM. Roy et Cachet, horticulteurs distingués, 18 degrés d'un froid constant sans souffrir ; ils ont fleuri au printemps et végété ensuite comme s'ils avaient été en serre. Lorsque la plante doit croître dans un climat sujet à de nombreuses variations, M. Berlèse conseille de placer à l'exposition du nord. La rusticité des arbres est due en général, tantôt à leur entrée en sève au printemps, tantôt à la rapidité avec laquelle ils achèvent les phases de leur végétation automnale. Tant que la sève n'est point appelée dans les tissus, on voit les arbres les plus délicats supporter des froids assez violents, tandis que, dans les circonstances contraires, des végétaux beaucoup moins sensibles ordinairement périssent. Le repos plus ou moins complet de la sève au cœur de l'hiver, est donc un moyen de sauver le camellia en pleine terre. Au reste, plus on suivra de près la marche de la nature, plus on secondera les efforts de la fructification du camellia en Europe, et plus on habituera ses descendants à se soumettre à un climat plus rigoureux que le sien. L'analogie fournit plusieurs preuves de cette vérité. A Toulon, par exemple, les orangers de pepins résistent mieux aux hivers rigoureux que ceux qu'on est dans l'usage de greffer sur bigaradier. Le petit oranger de Chine, qui venait habituellement de ses graines, s'est montré le moins impressionnable de tous. Dans les parties du département de

Saône-et-Loire, où presque toutes les vignes ont gelé, les ceps, nés spontanément dans les haies ou les bois, ont à peine souffert. Nul doute que les camellias, qui végètent en pleine terre à Angers, à Rennes et qui y fructifient, ne deviennent la souche d'une famille généralement plus apte à braver les intempéries des saisons européennes, que ceux qui sont apportés directement du Japon.

POESIE.
FÉNÉLON.

Oh, qu'il a bien fondé ses droits à mon amour,
Qu'il a bien des humains mérité le retour,
Celui dont le nom seul m'attendrit, me soulage,
Ce Fénélon, si cher à l'enfant comme au sage.
O que de la bonté le pouvoir est charmant !
La vertu plairait moins sous son enchantement,
Que j'aime à retrouver sans sa plume éloquente
D'un père affectueux la morale touchante !
Souvent de ses écrits savourant la douceur,
J'ai dit : C'est un ami qui me livre son cœur,
C'est un consolateur envoyé dans mes peines
Qui m'allège le poids des misères humaines ;
C'est un ange de paix apparu dans la nuit
Dont le flambeau prudent m'éclaire et me conduit.
Vous dont l'âme insensible, à l'amitié fermée ;
Contre les maux d'autrui reste toujours armée,
Vous qui méconnaissez le plaisir d'être humains,
Puisse son livre aimable un jour orner vos mains ?
Alors s'amollira votre rigueur farouche :
La douce aménité sera sur votre bouche ;
Par un lien céleste à leur sort attaché,
De vos frères bientôt tendrement rapproché,
Vous connaîtrez alors la noble jouissance,
Campagne de l'amour et de la bienfaisance,
Et, fier de vous trouver un cœur sensible et bon,
Vous bénirez le Dieu qui créa Fénélon.

REVUE DES DERNIÈRES MODES DE
PARIS.

ENSEMBLE DE TOILETTE.—*Négligé du matin.*
—Robe de chambre en mousseline-cachemire doublée en marceline bleu-ciel ; manches pagode ; cordelière de soie. Bonnet en vieux point d'Alençon, orné d'une fontange de satin vert et lilas. Pantoufles en peluche violette.

Toilette de ville.—Robe en foulard broché. Châle turc. Chapeau de crêpe mauve, orné d'une longue plume. Bracelet algérien. Mouchoir à entre-deux en valenciennes.

Négligé du soir.—Robe en turlatane rose, brodée de dessins arabes, berthe et sabots en

point de Paris. Mitaines de dentelle. Dans les cheveux, une rose mousseuse. Parure de turquoises gravées. Mouchoir brodé.

Toilette du soir.—Robe en pékin de Chine. Parure en saphirs et diamants ; bandeau de pierreries rattachant le nœud des cheveux. Mouchoir riche. Bouquet. Eventail.

PSYCHÉ.

PAIEMENT D'AVANCE.

AVIS.—On rappelle à MM. les Abonnés du COIN DU FEU que leur abonnement pour six mois expirera le 21 Mai courant, et qu'ils auront à payer d'ici à ce jour-là pour le semestre suivant, sans quoi ils seront portés dans nos livres, et auront à payer 1s. 3d. de plus pour le semestre ou 2s. 6d. pour l'année.

Ceux qui désirent discontinuer après le présent semestre sont priés d'en donner avis avant le dit 21 Mai, faute de quoi ils seront censés continuer pour un autre semestre.

Le numero du 22 Mai sera accompagné d'une Table des Matières pour le semestre courant, pour l'avantage de ceux qui voudraient faire relier en deux volumes.

CONDITIONS.

LE COIN DU FEU est publié une fois par semaine, le Samedi.

Le prix de l'abonnement est de DEUX PLUS TRES par année, payable d'avance par semestres non compris les frais de poste, qui sont de quatre chelins par année.

Ceux qui ne se sont pas conformés à la condition du paiement d'avance, auront 2s. 6d. par an à payer en sus du prix d'abonnement, selon l'avis donné dès le 3e numéro.

Lorsque quelqu'un s'abonnera dans le cours d'un semestre, et qu'on ne pourra pas lui compléter le semestre, il ne paiera que pour le restant du semestre, le désir des propriétaires étant que tous les abonnements expirent aux mêmes époques, afin que l'avis qu'ils donneront le dernier mois de chaque semestre puisse servir à tous les Abonnés.

A la fin de l'année les Abonnés recevront gratis une Table des Matières.

S'adresser par lettres affranchies aux propriétaires soussignés, Basse-Ville, Rue Lamontagne No. 6.

FRÉCHETTE & CIE.

Imprimé et publié par ETIENNE PARENT, Avocat, No. 3, Rue La Porte, Québec, et JEAN BAPTISTE FRÉCHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue Lamontagne, Basse-Ville, Québec, Propriétaires.